CONSIDÉRATIONS

N° 239.

SUR LE TRAITEMENT

DE QUELQUES MALADIES;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 17 août 1830, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR P.-F. SAMUSEAU, de Paris,

Département de la Seine;

Mais principalement faut-il prendre garde aux précédentes indispositions et messagers des maladies, pour ce qu'elles ne viennent pas toutes sans mot dire, ainsy que dict Hésiode, qui prétend que Jupiter leur a osté la voix.

PLUTARQUE, *Règl. et préc. de santé*, t. 2, p, 151, trad. AMYOT.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1830.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. DUBOIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	ANDRAL.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN, *Examinateur*. / ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU. / FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU, *Examinateur*.
Clinique médicale	CAYOL, *Suppléant*. / CHOMEL. / LANDRÉ-BEAUVAIS. / RÉCAMIER, *Examinateur*.
Clinique chirurgicale	BOUGON. / BOYER, *Président*. / DUBOIS. / DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, LALLEMENT, LEROUX.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Baudelocque.	Dubled, *Examinateur*.
Bayle.	Dubois.
Berard.	Gerdy.
Blandin.	Gibert.
Bouillaud.	Hatin.
Bouvier.	Lisfranc.
Briquet.	Martin Solon, *Suppléant*.
Brongniart.	Piorry.
Cloquet.	Rochoux.
Cottereau.	Sandras.
Dance.	Trousseau.
Devergie, *Examinateur*.	Velpeau.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE

DE MES PARENS.

A MES MAÎTRES.

A MES AMIS.

P.-F. SAMUSEAU.

INTRODUCTION.

Hippocrate, qui est le premier médecin dont on possède les traditions écrites, a établi comme fondement de son art, cet axiôme incontestable, savoir : que la nature guérit les maladies. *Morbis natura medetur.* (*De morb. v.*, s. 7, p. 1184.) Sa thérapeutique, très-simple, se composait principalement, dans les maladies aiguës, de la saignée, des évacuans, du régime humectant, rafraîchissant. Bien qu'il ne put tirer ses indications que de l'étiologie et de la symptomatologie, son bon esprit d'observation lui fit découvrir la meilleure méthode à suivre dans leur traitement. Il s'en tenait à l'expectation toutes les fois que la nature pouvait se suffire à elle-même; et dans les cas contraires, il l'aidait par les remèdes dont l'expérience plutôt que le raisonnement lui avait fait connaître les avantages, ne leur reconnaissant pas de vertus spécifiques ni d'effets constans et toujours exempts d'inconvéniens; quand ils ne répondaient pas à son attente, il en essayait d'autres, ou bien cessait toute médication, fidèle à son principe : *Ut si non prosis saltem non lædas.* (Liv. 1, *De morb. vulg.*, p. 948.) Il mettait sa plus grande espérance dans les moyens tirés de l'hygième : « *Victus rationem maximum est operæ pretium animadvertere et observare, non modò*

in acutis morbis verùm etiam in longis. » (*De nat. vict. in morb. acut.*, p. 405.) Sans prodiguer les émissions sanguines, il ne les négligeait pas dans les circonstances où elles étaient parfaitement indiquées : dans la péripneumonie, par exemple, il faisait ouvrir largement la veine, et laissait couler le sang avec confiance sans craindre la syncope. (*De loc. in hom. et de nat. vict. in morb. ac.*) Pour les évacuans, il prescrivait quelquefois dans le début des fièvres un vomitif préparé ordinairement avec le vératre, et sur la fin, des purgatifs en lavement, en potion ; mais sous ce titre, il se servait bien plus fréquemment de boissons relâchantes, telles que le lait, l'oxymel, l'hydromel, que de l'ellébore noir. De ce qu'il ne connut pas l'anatomie pathologique, on aurait tort de croire que ces médicamens entre ses mains eussent été nuisibles : le conseil qu'il donne dans plusieurs endroits de s'en abstenir, et de ne les prescrire qu'avec beaucoup de circonspection à cause des accidens qui peuvent être attachés à leur emploi, prouve qu'il ne devait en faire qu'une application avantageuse et jamais funeste pour les malades. *Purgationes nempè plurimos magis offendebant.... Atque ut simul absolvam tùm qui diuturnis tùmque acutis tantabantur morbis, ex ventris vitio omnes ferè periêre. Omnes namque venter pariter sustulit.* (*De morb. vulg.*, liv. 3, p. 186.) Enfin, dans les maladies chroniques, il donna l'exemple et le précepte de

recourir à des moyens énergiques, quand ceux qu'on devait employer ordinairement étaient insuffisans; c'est ainsi que, dans quelques cas d'hydropisie, il a recommandé l'usage à l'intérieur des cantharides comme un diurétique avantageux, etc. *Hippocrate* fut étudié, admiré par les plus grands praticiens de l'antiquité, entre autres *Galien*, qui parut sept siècles plus tard, et termina cette époque. Dans cette longue période d'ignorance et de calamités, qu'on nomme le *moyen âge*, pendant laquelle les Grecs de Bizance, de Constantinople et les Arabes furent les seuls peuples de l'ancien empire romain qui cultivèrent les arts libéraux, et en particulier la médecine, et dans les deux siècles qui suivirent la renaissance des lettres, les ouvrages du médecin de Pergame formèrent, pour ainsi dire, le code médical des hommes de l'art les plus célèbres, *Rhazès*, *Avicenne*, et en France *Baillou*, etc. Le dernier de ces auteurs, qui a mérité d'être cité comme le meilleur observateur de ce temps, ne fut pas moins partisan que *Riolan* du système galénique. « *Ut ii erroris convincendi sint qui et febrium continuarum et intermittentium et hecticarum et marasmodeωn sedem perpetuò in ventre inferiore constituunt.* Il cite plusieurs passages du médecin grec qui sont contradictoires à cette assertion. Liv. 4, p. 97, et ailleurs, pour justifier la préférence qu'il donnait à la décoction vineuse sur la décoction aqueuse des racines et bois

sudorifiques dans la vérole (rejetant les mercuriaux dans cette maladie). *Cur tantopere vinum fugimus callidiusculum alimentum. ... Adde ad has vini dotes et hanc quod vinum succos bonos ingeneret, ait* GALENUS, tom. 2, p. 172. Plusieurs médecins alchimistes de cette époque, entre autres *Paracelse, Vanhelmont*, écrivirent contre la médecine des anciens, lui reprochant d'être impuissante dans un grand nombre de maladies, et introduisirent dans la matière médicale beaucoup de médicamens tirés de la chimie. Le premier a été plus nuisible qu'utile à la thérapeutique, et s'est déshonoré par son charlatanisme. PARACELLUS *dum antecessores audacius vituperat, ipse remedia incognita, seu potius verba et voces veræ atque legitimæ methodi substituit, oleum de realgare, aurum potabile, tereniabim et similia circa quæ inquirere nefas.* (LORRY.) Le second s'est illustré, au contraire, par la noblesse de son caractère et les services qu'il a rendus à l'humanité. La postérité, tout en accordant une juste admiration au savoir et aux facultés vraiment extraordinaires de *Galien*, lui a reproché d'avoir altéré souvent la médecine d'*Hippocrate* par de vaines hypothèses et par sa polypharmacie. Sur la fin du dix-septième siècle, les conseils de *F. Bacon*, les découvertes de *Galilée*, les écrits de *Descartes*, ramenèrent l'esprit humain dans la route de l'observation; le système de *Galien* fut entièrement abandonné; les ouvrages d'*Hippocrate* fu-

rent étudiés avec discernement, et on sut alors apprécier toute la supériorité de sa méthode thérapeutique, fondée uniquement sur l'empirisme (ἐμπειρια, *experientia*). Le médecin de cette époque qui l'a le mieux compris et imité fut *Thomas Sydenham* : c'est une justice que lui ont rendu les plus illustres praticiens. « *Unum eximium habeo* THOMAM SYDEHAM, *quem quoties contemplatur occurrit animo vera* HIPPOCRATICI *viri species.* (BOERHAAVE.) *de Haen* a porté le même jugement sur son mérite. Les écrits de *Sydenham* sont d'autant plus précieux qu'ils peuvent, du moins en partie, suppléer aux mutilations qu'ont subies ceux du père de la médecine, et rectifier les erreurs qui y ont été introduites par la plupart de ses copistes et commentateurs. Dans le traitement d'un grand nombre de maladies aiguës, péripneumonie, rhumatisme, éruptions cutanées, dysenterie, fièvres intermittentes, etc., les indications que *Sydenham* a établies, et les diverses médications qu'il a mises en usage pour les remplir, n'ont pas vieilli pour la science, et sont encore celles qu'on suit généralement de nos jours. En reconnaissant qu'*Hippocrate*, *Galien*, *Sydenham* ont le plus servi, illustré l'art de guérir, on ne doit pas oublier qu'un grand nombre de médecins à diverses époques ont contribué à son avancement par leurs travaux, des découvertes plus ou moins importantes; que les progrès qu'ont fait les sciences médicales et la publicité qu'elles ont reçue,

surtout dans le dix-huitième et le dix-neuvième siècles, lui ont été très-utiles : c'est, en effet, depuis cette dernière époque, que, 1°. la chimie, éclairée par la théorie antiphlogistique, a rendu de très-grands services à la thérapeutique, en faisant connaître la composition élémentaire des médicamens, les règles à suivre, soit dans leurs préparations pour ne pas altérer leurs propriétés, soit dans l'extraction de leurs principes actifs dont les effets se trouvaient plus ou moins contrariés, affaiblis par les substances étrangères avec lesquelles ils se trouvaient associés; 2°. la botanique posséda des classifications basées à la fois sur l'organisation, les propriétés et les principes constituans des végétaux qui furent réunis en familles d'après cette triple analogie ; 3°. l'anatomie pathologique, en perfectionnant le diagnostic des maladies, a rendu les indications curatives plus positives, etc. Je ferai remarquer, en terminant, que bien que notre matière médicale se soit enrichie d'une foule de formules, de remèdes nouveaux, nous suivons dans leur prescription la simplicité de la méthode hippocratique. Rien ne fait plus d'honneur à la médecine et ne prouve mieux la vérité de ses principes que l'estime qu'on a accordée de tout temps aux ouvrages de celui qui en fut le fondateur.

CONSIDÉRATIONS

SUR LE TRAITEMENT

DE QUELQUES MALADIES.

I. Dans beaucoup de maladies on ne peut apprécier avec certitude les avantages des divers agens thérapeutiques mis en usage contre elles, attendu que la science ne possède pas assez de cas où ces affections ont été abandonnées à elles-mêmes; dans ces circonstances, il est impossible de faire au juste la part des succès qu'on doit rapporter à la médecine ou à la nature.

II. On ferait faire un grand pas à la thérapeutique si l'on déterminait les conditions qui doivent faire employer telle médication chez un sujet, telle autre chez un autre, et les combiner ensemble chez un un troisième pour guérir la même affection. L'action des remèdes, comme celle des causes pathologiques sur l'économie ne sont pas moins difficiles à apprécier dans une foule de circonstances.

III. Une méthode qui a pour elle l'ancienneté, l'approbation de l'expérience, doit obtenir la préférence sur une méthode nouvelle qui ne présente pas plus d'avantages. L'expérience, en effet, le meilleur juge en médecine, peut seule faire connaître les propriétés des médicamens, les précautions, les règles à suivre dans leur administration;

non qu'il faille rejeter tous les remèdes nouveaux ; mais avant de les préférer à ceux déjà connus, on devrait en faire l'essai dans les cas où les premiers sont insuffisans. En procédant ainsi, on n'introduirait dans la matière médicale que des substances réellement utiles. Le médecin, avant de faire choix d'une méthode, doit toujours se mettre à la place du malade qui met sa vie entre ses mains.

IV. On ne doit prendre de détermination que d'après des indications positives, qui seront établies sur sur la nature, le siége, l'intensité, la marche, la durée, la terminaison probable de la maladie, l'état des forces et les antécédens. Les circonstances commémoratives méritent de fixer toute l'attention, parce qu'en faisant connaître l'état antérieur, le genre de vie, la profession du sujet, elles pourront dévoiler les véritables causes de son affection, les secrets de sa constitution, et permettront ainsi d'agir plus sûrement et plus efficacement.

Lorsque plusieurs de ces données manquent, que le diagnostic est incertain, il faut attendre ; si la gravité des symptômes fait un devoir de tenter quelques médications, on doit alors prendre en première considération l'état général du malade et se conduire d'après la règle *à juvantibus et lædentibus.*

V. Parmi les maladies, les unes disparaissent spontanément, les autres sont incurables, et les troisièmes peuvent guérir par les secours de l'art et de la nature. Il faut s'en tenir à la médecine expectante pour les premières, opposer aux secondes des moyens palliatifs propres à en arrêter les progrès, prévenir les complications et calmer les souffrances qu'elles causent ; les troisièmes doivent être combattues par les agens thérapeutiques les plus efficaces et les moins douloureux. Il est des cas graves dont la guérison ne peut être obtenue que par une médication très-énergique. On ne doit pas craindre de l'employer quand l'observation en a reconnu les avantages et précisé la manière de s'en servir. Lorsque le précepte de Celse, *Melius est anceps speriri remedium quàm nullum*, se concilie parfaitement avec celui d'Hippocrate, *Duoque ista elaboranda sunt, ut in morbis commodes, aut ne quid*

offendas (p. 248, lib. de *Morb. vulg.*), on est obligé de le suivre. Les médicamens les plus actifs ne sont vénéneux qu'entre les mains de charlatans, et jamais entre les mains d'un médecin habile et prudent; il peut, au contraire, en obtenir des effets très-avantageux contre des maladies qui semblaient ne présenter aucun espoir de guérison.

VI. Ce que l'hygiène nous apprend des influences de l'atmosphère, aux diverses saisons de l'année, de celles des localités sur l'homme, des différences qui existent dans les constitutions individuelles, suivant les sexes, les âges, est de la plus haute importance dans le traitement prophylactique et curatif des maladies. Les moyens qu'elle fournit à la thérapeutique sont d'autant plus précieux qu'ils sont d'une application journalière, et la diététique a toujours été regardée comme un point capital dans la curation des affections aiguës et chroniques. La méthode *cura famis* a, de tout temps, été reconnue comme très-efficace dans beaucoup de cas pathologiques les plus rebelles. En suivant exactement, dans le cours et la convalescence des maladies, les préceptes de l'hygiène, on préviendra bien des accidens fâcheux.

VII. Les maladies désignées sous les noms de *fièvres gastro-entérites*, d'*affections typhoïdes*, ont été traitées, à diverses époques, par les émolliens, les évacuans, les stimulans, les toniques, secondés ou non des émissions sanguines. Parmi ces moyens, ceux qui me paraissent mériter la préférence, dans la majorité des cas, sont les émolliens. Les émissions sanguines sont moins fréquemment indiquées, elles ne peuvent être utiles contre les symptômes locaux ou généraux que lorsqu'elles sont pratiquées dans la première période de la maladie, et avec beaucoup de ménagement, chez des sujets qui présentent une grande réaction, car autrement elles accroîtraient les accidens, bien loin de les prévenir. Les stimulans diffusibles à l'intérieur, les vésicatoires, ont plusieurs inconvéniens réels, qui ne sont compensés par aucun avantage que l'observation puisse apprécier; je crois donc raisonnable de ne pas les prescrire. La proscription qu'on a faite dans ces derniers temps des vomitifs, des purgatifs, prouve qu'on peut

s'en passer. Pour les toniques, entre autres l'extrait de quinquina, le sulfate de quinine, principalement recommandés à une période avancée de la maladie, lorsque le mouvement fébrile est calmé, et qu'il n'existe plus d'autres symptômes que l'extrême faiblesse des malades; avec l'indication de les suspendre ou de les supprimer, si au bout de quelques jours de leur usage ils ne produisent pas d'amendement : ces remèdes prescrits dans de telles conditions et avec tant de prudence, sont incapables de nuire, et peuvent être avantageux, comme des faits authentiques le prouvent, mais malheureusement en trop petit nombre pour détruire les conclusions suivantes (*de Haen*), savoir « : Que dans les cas graves qui se présentent fréquemment, *hæc variæ methodi deficiunt.* » Sur cent trente-huit individus affectés de *fièvre typhoïde*, dont M. *Louis* a recueilli les observations, cinquante ont eu une terminaison funeste : les préparations de quinquina ont produit une amélioration notable seulement chez quatre malades, dont les jours paraissaient en danger.

VIII. Des fièvres intermittentes, les unes en petit nombre, résistent opiniâtrément; les autres s'en vont comme elles viennent, spontanément, et exigent au plus quelques soins hygiéniques; d'autres enfin, ce sont les plus communes, réclament les secours de l'art. On a opposé à ces maladies, qui forment une classe nosologique bien distincte, à peu près le même traitement qu'aux fièvres continues. Cependant on a toujours reconnu aux amers une efficacité marquée contre elles, et le quinquina a fini par être regardé comme leur spécifique. L'expérience a fait connaître que ce précieux médicament, comme fébrifuge, 1°. n'agit jamais mieux que lorsqu'il est pris dans l'apyrexie immédiatement après l'accès, que le moment le plus opportun à son action est de quarante à vingt heures avant le retour des phénomènes fébriles (*Alibert*, Traité des fièvres intermittentes); 2°. que son succès est d'autant plus assuré qu'on le prescrit à des doses moins fractionnées, plus rapprochées : « *Corticis sex scrupuli sejunctim assumpti non æquivalent activitati, ponderi duarum drachmarum*

uno haustu assumptarum. » (Tortit, *Pherap. febr. period. pernic.*, p. 92.) D'après ces principes, on doit donc donner le sulfate de quinine, qu'on emploie actuellement de préférence dans la majorité des cas, en une seule prise. Les accès coupés, il faut en continuer l'usage encore quelques jours ; il est prudent même d'en répéter la prescription une ou deux fois dans les deux semaines suivantes, pour prévenir les rechutes, comme le pratiquaient *Sydenham*, *Torti*, etc., etc. Dans plusieurs circonstances il existe des complications ; en les enlevant par des moyens appropriés, on fait cesser souvent l'intermittence fébrile. Dans des cas analogues ou autres, la méthode *iatraleptique*, celle de Sylvius, peuvent être très-avantageuses. Il ne faut pas oublier que plusieurs affections périodiques sont très-difficiles à reconnaître, et c'est souvent le succès seul du quinquina qui en dévoile la nature ; que plusieurs lésions organiques graves latentes peuvent être accompagnées de phénomènes fébriles intermittens, réguliers, complets.

IX. La péritonite est presque toujours une affection dangereuse ; ses accidens augmentent quand elle survient après l'accouchement et dans le cours d'autres maladies. Son diagnostic est quelquefois très-difficile à établir ; elle peut être latente, simulée. Les chances de guérison sont bien plus nombreuses à l'état aigu qu'à l'état chronique, à cause des lésions organiques antérieures ou consécutives qui s'ajoutent ordinairement dans le dernier cas. Quand on a affaire à une péritonite aiguë, intense, on doit la combattre par une médication antiphlogistique très-énergique. Les évacuations sanguines faites avec la lancette, les sangsues, doivent être copieuses, répétées ; la saignée générale, la chaleur modérée de l'atmosphère favorisent l'effet des saignées locales pratiquées sur l'abdomen ; les topiques émolliens chauds peuvent produire un grand soulagement ; les laxatifs en lavemens, en potion, sont principalement indiqués contre la constipation, qui donne lieu à quelques accidens. L'application de la pommade mercurielle à haute dose sur le ventre ou d'autres régions a eu

des succès dans un grand nombre de circonstances; il est bon d'y associer quelquefois une certaine quantité d'opium pour tempérer son action, et, dans d'autres cas, le calomel à l'intérieur pour l'accroître; mais avant de mettre en usage les mercuriaux, la saignée doit être pratiquée. Les bains généraux de siége, et les fumigations qu'on fait prendre aux malades dans leur lit, sont avantageux quand l'orgasme inflammatoire est calmé. La négligence des préceptes hygiéniques est souvent la cause de la péritonite; on ne saurait les observer trop scrupuleusement pour la prévenir et la combattre.

X. Le traitement de la pneumonie, de la pleurésie à l'état aigu, a eu de tout temps pour base les saignées, surtout générales; quant aux moyens, tels que les révulsifs à l'intérieur ou à l'extérieur, ils ont été moins fréquemment mis en usage. Il serait très-important de déterminer les cas où l'on doit employer simplement les émissions sanguines, ceux où il faut leur associer soit les vésicatoires, soit le tartre stibié en lavage ou à haute dose, et ceux enfin où il est nécessaire de combiner tous ces moyens : tant qu'on n'aura pas résolu ce problême thérapeutique, on ne sera jamais certain, du moins dans les circonstances malheureuses, d'avoir mis en faveur des malades toutes les chances de guérison que leur assuraient les secours de l'art. En attendant, comme il faut se décider pour l'une ou l'autre méthode, celle qui me paraît préférable dans la plupart des cas de péripneumonie aiguë se compose d'émissions sanguines générales et de l'émétique en lavage. Dans la pleurésie aiguë, qui se présente ordinairement avec des symptômes locaux et généraux beaucoup moins intenses, dont la marche est plus lente et la durée plus longue, une à deux saignées générales ou locales, et ces dernières, pour être efficaces, demandent une application de quarante à soixante sangsues à la fois, des boissons diurétiques, laxatives, propres à favoriser l'absorption du fluide épanché, couvrir la poitrine de flanelle, sont les moyens qui, secondés du régime, me semblent les plus avantageux. La pleurésie, la péripneumonie peuvent être simulées dans certaines

circonstances; dans d'autres, leur existence devient très-difficile à constater; et la pleurésie, en particulier, affecte assez souvent une marche chronique, et n'est révélée que par l'auscultation et la percussion.

XI. Le diagnostic de la péricardite, de la cardite, des anévrysmes et autres affections du cœur, n'est pas encore assez avancé pour qu'on puisse dans tous les cas les distinguer d'une manière positive, et on est obligé alors de tirer les indications curatives de l'état général du sujet. Toutes choses égales d'ailleurs, il y a d'autant plus d'espoir de guérison que le malade est moins avancé en âge, que la lésion du cœur est plus récente, a récidivé un moins grand nombre de fois, et qu'elle dépend d'une cause accidentelle, par exemple, de quelques écarts de régime, des travaux pénibles de sa profession, de quelque hémorrhagie habituelle supprimée, etc., etc. En général, la première indication qui se présente à remplir, est la déplétion du système sanguin : bien que l'ouverture de la veine mérite, en général, la préférence, cependant les ventouses, les sangsues, appliquées en grand nombre autour de la région du péricarde, produisent un ralentissement très-marqué dans les mouvemens du cœur; et dans quelques circonstances, elles doivent être préférées à la saignée générale. Les révulsifs à l'extérieur et à l'intérieur, les diurétiques, peuvent quelquefois être très-utiles; quant aux préparations de digitale (celle que je préfère est la poudre récente à l'intérieur) administrées sous diverses formes *intus* et *extus*, elles ne sont réellement efficaces que lorsqu'on a fait disparaître la pléthore vasculaire, que les malades s'astreignent à un régime sévère et au repos le plus complet de corps et d'esprit. Si les adhérences du péricarde prouvent le pouvoir qu'a la nature dans la guérison des maladies, elles démontrent aussi que l'inflammation du péricarde peut ne donner lieu qu'à des symptômes très-peu marqués et suivre une marche chronique; puisque les renseignemens qu'ont donnés les sujets chez lesquels on les a observées n'indiquaient pas qu'ils eussent jamais souffert dans la région du cœur. J'ai vu cette année, dans le service de M. *Louis*, deux cas de pé-

ricardite qui n'ont été constatés par d'autres signes que par la matité bornée à la région précordiale, et qui a disparu complètement en quelques semaines.

XII. Il n'est aucune maladie qui présente des formes plus variées que le rhumatisme. Il peut, en effet, suivre une marche aiguë, chronique, continue ou intermittente, se porter de l'extérieur à l'intérieur, et *vice versâ*, simuler diverses affections; affecter tour à tour tous les organes de l'économie, et y déterminer des lésions plus ou moins graves. Parmi le grand nombre de remèdes qui ont été vantés contre le rhumatisme, les antiphlogistiques sont encore ceux qui ont rendu de tout temps les plus grands services : cependant, dans beaucoup de cas, on ne doit pas se borner à leur emploi, et dans d'autres il convient de s'en passer. Dans le rhumatisme aigu principalement, les évacuations sanguines générales sont les moyens sur lesquels on doit le plus compter; il ne faut pas les prodiguer coup sur coup, mais les ménager contre les récrudescences et quelquefois des lésions secondaires qui surviennent dans son cours, qui est plus long ordinairement que celui des autres affections pyrétiques. Ces accidens sont toujours à craindre, tant que le mouvement fébrile n'a pas disparu entièrement quelques jours. On peut, dans plusieurs circonstances, diminuer le nombre des saignées, en administrant sur la fin du deuxième septénaire des évacuans, et de préférence des laxatifs. Dans le lombago, les succès de la médication purgative sont nombreux, authentiques. La térébenthine, le tartre stibié à haute dose ont échoué bien plus souvent qu'ils n'ont réussi; les opiacés à l'intérieur sont plutôt nuisibles qu'utiles, donnés dans l'acuité du mal. Les révulsifs appliqués sur la peau, et principalement les vésicatoires volans, sont des remèdes très-précieux; souvent ils font cesser la douleur et avec elle tous les autres symptômes qui avaient résisté aux autres moyens; ils sont également très-utiles dans les cas de métastase, on les applique alors sur le siége primitif du mal, en même temps qu'on attaque directement l'affection viscérale par des

remèdes appropriés. Dans plusieurs névralgies cutanées ou situées plus profondément, ils doivent être employés d'abord; et dans leur insuffisance, il faut avoir recours à des moyens plus actifs, comme au moxa dans la sciatique : l'acupuncture simplement ou secondée de l'action d'une pile, a eu des effets curatifs dans plusieurs cas analogues. Dans des paralysies qui semblaient dépendre de la même cause, l'électricité et l'extrait de noix vomique employés isolément ou concurremment avec toute la prudence qu'ils exigent, ont eu quelques résultats heureux. Quant aux autres remèdes, tels que les bains, les diurétiques, les anti scorbutiques et plusieurs composés pharmaceutiques d'un usage extérieur ou intérieur, la plupart ne peuvent être employés utilement que lorsque la maladie est à l'état chronique, et dans ces cas, les agens thérapeutiques que nous avons indiqués précédemment doivent souvent les seconder. Lorsqu'il existe des douleurs rhumatismales dans le voisinage des viscères importans, comme dans le cas de pleurodynie, il faut chercher à les faire disparaître le plus promptement possible, de crainte que le mal ne pénètre plus profondément et ne cause des lésions plus ou moins graves. On doit avoir la précaution, dans le cours de l'affection qui nous occupe, d'explorer de temps en temps la poitrine, pour s'assurer si le péricarde, la plèvre, ne sont pas le siége de quelque épanchement. Quand le rhumatisme se concentre sur une articulation, il est en général plus rebelle, et peut quelquefois déterminer des altérations profondes : on doit l'attaquer avec persévérance par des sangsues en plus ou moins grand nombre suivant l'intensité des phénomènes inflammatoires et ensuite par des exutoires appliqués autour de la partie souffrante, ou sur d'autres jointures, surtout si elles ont été les premières affectées.

Quand le mal est invétéré, qu'il a désorganisé les tissus, le médecin ne peut lui opposer que des palliatifs tirés principalement de l'hygiène, qu'il applique plutôt à l'état général des malades, qu'à l'affection locale.

XIII. Les éruptions cutanées, qu'elles soient franchement inflam-

matoires ou compliquées de quelque virus, de quelque vice inhérent à la constitution des malades, syphilitique, dartreux scrophuleux, peuvent être divisées, sous le rapport de leur traitement, en *aiguës*, en *chroniques*. S'il est raisonnable d'admettre qu'il y a analogie entre les phlegmasies externes et internes, qu'il y a également analogie entre les effets des mêmes agens thérapeutiques employés dans les unes et dans les autres, l'observation directe des affections cutanées nous conduit à reconnaître que, dans les maladies inflammatoires aiguës, tous nos moyens sont, en général, insuffisans pour en arrêter la marche, en abréger la durée, et qu'ils ne peuvent être employés avantageusement que dans l'intention de tempérer l'acuité des symptômes locaux ou généraux, et diminuer par là les chances des lésions secondaires, qu'il n'est pas plus au pouvoir de l'art de juguler que les premières, une fois qu'elles se sont déclarées. Quoique les avantages des agens thérapeutiques soient bornés, ils n'en sont pas moins réels dans un grand nombre de phlegmasies cutanées aiguës; et parmi celles qui suivent une marche chronique, plusieurs, entre autres la gale, le porrigo-favosa, etc., etc., se prolongeraient indéfiniment, si la médecine ne possédait des remèdes efficaces pour les faire disparaître. Quels que soient l'état, la nature de la maladie cutanée, dès qu'il s'y joint des phénomènes locaux ou généraux d'irritation intense, il faut lui opposer les antiphlogistiques : « *Gallica nostra corpora exquisitâ sentiendi vi donata, emissionem sanguinis repetitam sæpe postulant.* » (Lorry, *de Morb. cut.*, pag. 237.) et après avoir calmé la phlogose, si le mal ne tend pas vers la guérison, il faut changer le traitement. Pour ce qui regarde le traitement des affections tégumentaires invétérées, l'expérience a appris, 1°. que les remèdes les plus doux, les plus simples présentent autant de chances de succès que les médicamens les plus compliqués les plus énergiques; 2°. qu'il est impossible de déterminer d'avance ceux d'entr'eux qui doivent être les plus efficaces dans les cas qui se présentent : « *Incognitam enim herpetum fermentum nulla sibi vendicat specifica.* » (pag. 316, ouvr. cit.) C'est ordinairement par tâtonnement, par une méthode d'exclusion, qu'on

arrive aux moyens curatifs. La conduite à suivre, qui me paraît la plus rationnelle, est 1°. de mettre en usage les ressources de l'hygiène qui auront pour but de rétablir, d'entretenir l'exercice des fonctions, et ailleurs de produire un changement marqué dans la constitution des malades : « *Ars enim in mutatione positâ fuit.* (Hipp., *de Loc. in hom.*, pag. 423.) dans le régime, le genre de vie qu'on leur fera suivre, on trouvera les moyens de remplir ces indications. 2°. Si le mal ne s'amende pas, on essaiera en outre les boissons dites *dépuratives*, les amers, les antiscorbutiques, et des laxatifs végétaux, minéraux, répétés tous les jours ou tous les deux jours pendant plusieurs semaines, des mois, dont on suspend l'usage par intervalles pour rendre leurs effets plus marqués; les préparations sulfureuses alcalines à l'intérieur, à l'extérieur, sous diverses formes. 3°. Si l'emploi prolongé de ces moyens ne procure pas les avantages qu'on a lieu d'en attendre, on doit recourir aux grands remèdes, tels que les mercuriaux, les préparations d'antimoine, d'arsénic, d'iode, d'or, de cantharides, etc., etc., *intus* et *extus*, en se conformant scrupuleusement aux règles indiquées par les praticiens qui en ont recommandé l'usage. Il convient, avant de les prescrire, surtout à l'intérieur, de s'assurer qu'il n'existe aucune lésion viscérale susceptible d'être aggravée par leur action : on ne doit les continuer qu'autant qu'ils apportent un amendement marqué et prompt, et que les malades n'en éprouvent aucun accident. Une vérité pénible à reconnaître, mais confirmée par l'expérience, est l'incurabilité et les récidives fréquentes de plusieurs phlegmasies cutanées, quelle que soit la médication qu'on leur ait opposée : « *Videmus indè, quàm parum tutum sit, omnimodæ herpetum sanationi, confidere, qui non unam per tempestatem tantum, sed plures per annos conquiescunt: mox que reviviscere videntur.* » (Lorry, pag. 312, *Morb. cut.*) Enfin il est des maladies tégumentaires qu'il faut respecter, ou du moins ne procéder à leur curation qu'avec beaucoup de circonspection; il en est d'autres qui résistent à tout et qui peuvent disparaître spontanément à diverses époques de la vie, surtout à celle de la puberté.

XIV. Bien que je vienne d'indiquer dans l'article précédent les remèdes qu'il convient d'employer dans la syphilis, je crois devoir en dire encore quelque chose, vu la fréquence et la gravité de cette maladie. Lorsque la vérole sévit si cruellement en France, vers la fin du quinzième et dans le seizième siècles, les médecins lui opposèrent les remèdes galéniques, et ce fut plus tard qu'ils employèrent les sudorifiques, secondés d'un régime très-sévère. « *Dum superet vita..... ægri, cœcis se se penetralibus abdunt; qui neque vis venti non halitus aeris ullus insinuet se se* » Fracastor, *Syphilid*, p. 8.) S'appliquant à entretenir chez leurs malades des sueurs continuelles et abondantes, qu'ils regardaient comme nécessaires à éliminer le virus de l'économie. Les charlatans, la plupart disciples de *Paracelse*, l'attaquèrent par des moyens chimiques très-énergiques, le mercure, le cinnabre, les préparations arsénicales, auxquelles ils associaient souvent le soufre, etc., etc., et les administraient ordinairement en pommades ou en fumigations. Dans le dix-septième siècle, les hommes de l'art osèrent employer les mercuriaux, et de préférence en frictions, dans le but de déterminer la salivation, qui était considérée par le plus grand nombre comme une condition indispensable à leurs succès. Dans le dix-huitième et dans le dix-neuvième siècles, ces méthodes restèrent en usage, seulement on les modifia, et on en imagina d'autres, qui eurent pour base principalement le sublimé-corrosif, les préparations d'arsénic, d'antimoine, d'or, d'opium; et dans ces derniers temps l'iode, etc., etc., etc. Depuis environ une quinzaine d'années, en Angleterre, en France, et dans le nord de l'Europe, un grand nombre de médecins sont revenus à la méthode ancienne, employant contre les symptômes vénériens les moyens qu'on oppose aux autres maladies inflammatoires; mais beaucoup de praticiens, également très-distingués, continuent à se servir des préparations mercurielles. Si l'on compare les résultats obtenus par ces diverses méthodes, qui ont été, du reste, secondées par d'autres agens thérapeutiques, les antiphlogistiques, purgatifs, et les secours de l'hygiène, etc. (ces derniers remèdes ont été souvent les seuls employés à diverses époques contre plusieurs symptômes primitifs), en tenant

compte des faits rapportés par les auteurs et ceux qu'on observe journellement, on arrive aux conclusions suivantes : quelle que soit la médication, 1°. on fait disparaître ordinairement les accidens primitifs ; 2°. les consécutifs, beaucoup plus graves, résistent dans la plupart des cas opiniâtrément ; 3°. on n'est jamais certain d'obtenir une cure radicale du mal vénérien quelque léger qu'il soit en apparence ; il peut reparaître après des jours, des mois, vingt, trente ans avec les lésions les plus affreuses ; « *les ulcères, la douleur, la carie et la pourriture augmentent chaque jour ; le malade mène une vie cent fois plus triste que la mort ; il n'est plus qu'un cadavre vivant, dont la vue fait horreur et dont la puanteur est insupportable : donec tandem, pereuntibus per vices membris, lacerum cadaver, et jam superis grave, humo condatur.* » (SYDENHAM, *de luis venereæ historiâ et curatione*, p. 78.) Ce tableau horrible, affligeant s'offre journellement dans nos hôpitaux. Les plus grands praticiens des seizième et dix-septième siècles, *Baillou*, *Sydenham*, etc., ont refusé le titre de spécifiques aux préparations mercurielles, que leur donnaient les empiriques. Plus tard, on s'est écarté de leur sage manière de voir, et on n'a pas craint de publier : « Le mercure chasse, détruit la nature du virus vénérien dans les glandes, comme un héros victorieux déloge et chasse un ennemi fuyant devant lui ; ce même remède qui a poussé le virus des glandes dans la masse générale des humeurs, l'y poursuivra et l'en expulsera entièrement ! » (*Swédiaur*, Traité des mal. syphil., p. 418.) Cette doctrine, qui a eu un grand nombre de partisans, ne put qu'augmenter le mal et nuire à la société. Puisqu'il est démontré qu'on ne possède encore aucun remède pour détruire complètement le virus vénérien, on devrait donner à cette vérité toute la publicité possible, afin de désabuser les hommes de la trop grande confiance qu'ils ont dans les ressources de l'art, du moins pour cette affection, et faire disparaître, prohiber toutes ces affiches de remèdes secrets, dont le moindre inconvénient est d'être inutiles. Certes, ce serait là le meilleur spécifique à opposer à cette affreuse maladie, qui dégrade l'espèce humaine en l'empoisonnant dans sa source. En attendant que l'expérience fasse connaître par de nombreux faits celle de ces méthodes qui est réelle-

ment la plus avantageuse pour combattre la syphilis et prévenir ses récidives, je crois que, pour n'avoir rien à se reprocher, on doit les jouer à pair ou non avec les malades, et adopter celle qui est donnée par le sort. Afin qu'on ne critique pas trop le parti que je prends, je ferai observer que *Pascal*, dans une affaire aussi incertaine, mais beaucoup plus sérieuse, le conseille, l'approuve. Qu'on me pardonne cette digression.

OBSERVATIONS.

I^re^. Syphylide tuberculeuse, ulcéreuse, serpigineuse. M^**^. âgé de cinquante-cinq ans, d'une forte constitution, eût étant militaire un écoulement qui disparut très-promptement; depuis, il ne s'était ressenti d'aucun symptôme syphilitique. En 1814, il lui est survenu des chancres dans la gorge; sa voix s'altéra, les fosses nasales s'affectèrent, et il se développa successivement à l'entrée de la narine, sur la lèvre supérieure, l'aile du nez et la joue du côté gauche des tubercules, qui s'ulcérèrent. Bien que le mal fût attaqué dans son principe, il résista et continua à faire des progrès. En 1825 M. *Alibert* lui donna des soins et lui prescrivit la liqueur de *Van-Swieten*, la décoction de salsepareille. Après quatre mois de ce traitement, suivi avec exactitude, il fut obligé de le cesser à cause d'une inflammation buccale très-intense. L'amélioration qu'il en avait obtenue ne s'étant pas soutenue, il se décida à entrer à l'Hôpital des Vénériens. *Cullerier* lui fit prendre de nouveau la solution de deuto-chlorure de mercure avec le sirop et la tisane des racines et bois sudorifiques. Au bout de trois mois de l'usage de ces remèdes, son affection ayant disparu, on lui donna sa sortie en l'assurant qu'il était radicalement guéri. Cependant quelque temps après, le mal reparut avec les mêmes caractères et la même intensité; seulement il exerça ses ravages sur l'autre côté de la face. En octobre 1827, il fut admis à la Charité. M. *Rayer* le soumit pendant deux mois et demi à un traitement antiphlogistique très-énergique, qui ne produisit de bons effets que les premières semaines. Ce médecin ayant changé d'hôpital, notre malade en sortit : le même jour (12 janvier 1828), il se présenta au dispensaire de l'hôpital

Saint-Louis, et M. *Biett* le prit dans son service. Voici les diverses médications qu'il mit en usage successivement : le premier mois, pilules d'extrait thébaïque, à la dose d'un à deux grains dans les vingt-quatre heures ; tisane de saponaire, demie d'alimens, sans aucun avantage. Du 2 février jusqu'à la fin de juin sans interruption, solution de *Pearson* (arséniate de soude, gr. xvj ; eau distillée, ℔ j), prise pure, en une seule fois, à la dose de 3 ß par jour tous les matins, quatre heures avant le repas, les trois premières semaines ; ensuite ʒ j ; les trois quarts d'alimens, mauve émulsionnée pour tisane. Pendant l'usage de ce remède, il eut fréquemment le dévoiement, dont il ne se plaignit pas, dans la crainte de prolonger son traitement, qui n'eut d'effet avantageux que dans les mois de mars et mai ; le mal cessa alors de s'étendre ; les ulcérations se cicatrisèrent. Dès le 1^er^ juin on lui avait prescrit la pommade suivante : iodure de soufre, douze grains ; axonge, ℥ j, en friction sur la face ; une quinzaine plus tard les douches d'eau en vapeur tous les deux jours sur la même région. Ces moyens très-excitans, d'une application douloureuse la première semaine, parurent consolider les cicatrices, favoriser la résolution de plusieurs tubercules, arrêtés dans leur développement, et donner de la souplesse à la peau : comme la perte de substance qu'elle avait éprouvée était considérable, la muqueuse buccale du côté affecté formait un bourrelet qui se trouvait lésé par les dents dans le mouvement des mâchoires : on remédia à cet accident en recommandant au malade de placer un morceau d'éponge entre les arcades alvéolaires et la joue. Le 15 juillet 1828 il sortit de Saint-Louis, sur l'assurance réitérée que lui donna M. *Biett* qu'il était parfaitement guéri. Toute sa figure était alors horriblement mutilée et semblait avoir été le siége à deux époques différentes d'une brûlure au troisième degré ; l'œil droit était enflammé, sa paupière inférieure renversée en bas par une bride de cicatrices ; çà et là il existait encore quelques noyaux tuberculeux. Quatre mois après son retour dans le pays, l'affection vénérienne récidiva pour la quatrième fois, et pour comble d'infortune il commença à éprouver plusieurs troubles dans ses fonctions digestives et

respiratoires ; ses forces s'affaiblirent : sa santé depuis est beaucoup altérée.

II^e. *Syphilide tuberculeuse centrifuge.* Un jeune homme de vingt ans, assez bien développé, d'un tempérament sanguin, avait eu une santé délicate, maladive, jusqu'à sa douzième année ; a cette époque, il lui était survenu un ulcère à la parois postérieure du pharynx (son père, qui avait eu autrefois plusieurs maladies vénériennes, souffrait encore d'exostoses aux jambes et de chancres anciens à la gorge) ; l'ulcération du pharynx céda à l'usage du sirop de *Cuisinier*, continué pendant trois mois ; mais à peine fut-il guéri, il parut à l'entrée de la narine gauche une intumescence du volume d'un gros pois, qui ne tarda pas à suppurer, et présenta les caractères d'un ulcère rongeant. Les remèdes antisyphilitiques, antiscrophuleux, et les caustiques, employés à plusieurs reprises par des médecins habiles (MM. *Laennec* de Nantes, *Dupuytren*, etc.), avaient été sans succès. En 1823, il entra à l'hôpital Saint-Louis, et y resta cinq ans. M. *Biett* employa tour à tour, avec persévérance, divers moyens pharmaceutiques internes et externes ; parmi les premiers, la solution suivante : (hydrochlorate de chaux, ʒ j ; eau distillée, ℔ j) ; à la dose de six à douze cuillerées par jour, prise pure en une seule fois ; la liqueur arsénicale de *Pearson*, administrée suivant les règles indiquées dans l'observation précédente ; des purgatifs (calomel, résine de jalap, de 4 à 8 gr.) prescrits journellement et continués pendant plusieurs mois, suivant la méthode de *Hamilton*. Ces médicamens ont été sans succès et sans inconvéniens. Parmi les moyens externes, la pâte arsénicale de frère *Côme*, appliquée en quantité suffisante pour former une couche de la largeur et de l'épaisseur d'un franc ; la solution de nitrate acide de mercure dans l'acide nitrique ; le fer rouge a été mis en usage une seule fois (M. *Biett* le rejette ordinairement dans des circonstances semblables, parce qu'il a une action nuisible sur les fibro-cartilages) ; lotions avec le chlorure de soude plus ou moins affaibli ; pommades de proto, de deuto-iodure de mercure, dans les proportions de dix à

quinze gr. par ℥j d'axonge, en frictions sur le siége du mal. Ces topiques, surtout les caustiques, ont déterminé très-souvent des inflammations érysipélateuses intenses à la face, qui ont cédé aux boissons rafraîchissantes, délayantes et à quelques jours de diète; mais ils n'ont pas été plus efficaces que les remèdes internes. En effet, d'autres tubercules se sont développés à la face, au tronc, sur les membres, et ont formé sur ces diverses régions, en s'étendant chaque jour, des ulcères circulaires de quatre à cinq pouces de diamètre. Il est digne de remarque que les tubercules ulcérés du tronc et des membres, qui n'avaient été pansés qu'avec le cérat et la charpie, présentaient des cicatrices à peine appréciables à leur centre, où la peau avait repris ses propriétés; tandis que ceux de la face, sur lesquels on avait dirigé toutes les médications, avaient donné lieu à des cicatrices irrégulières, difformes; la portion fibro-cartilagineuse du nez avait été entièrement détruite; les paupières, envahies par le mal, étaient enflammées, éraillées. Ces lésions défiguraient horriblement ce malheureux malade, qui, voyant que son affection, au lieu de s'amender, faisait chaque jour de nouveaux progrès, voulut s'en retourner dans son pays.

III°. *Affection vénérienne compliquée de tubercules pulmonaires.* Au mois de janvier 1829, se trouvait au n°. 24 de la salle Saint-Lazare de l'Hôtel-Dieu, une femme âgée de trente et un ans, présentant tous les signes rationnels et positifs de la phthisie. Cette malade, qui paraissait avoir été douée d'une forte constitution, était tourmentée depuis plusieurs années de symptômes vénériens graves (ulcères à la gorge, dans les fosses nasales, tubercules cellulaires et cutanés, gonflement des os, douleurs vagues plus ou moins vives) qui n'avaient été que faiblement amendés par divers traitemens antisyphilitiques. « Frictions mercurielles, pilules de *Sédillot*, tisane de *Feltz*, solution de deuto-chlorure de mercure. » Pendant qu'elle fit usage de ces remèdes, surtout de la liqueur de *Van-Swiéten*, à Saint-Louis, en 1825, dans le service de M. *Richerand*, elle avait éprouvé des palpi-

tations, des douleurs très-vives dans la poitrine, qui obligèrent de la suspendre à plusieurs reprises. A partir de cette époque, elle devint très-sujette au rhume, à des dérangemens dans ses fonctions digestives. En 1828, elle était restée sept mois dans le service de M. *Récamier*. Après être arrivée au dernier degré de marasme, sa mort paraissant inévitable, très-prochaine : sous l'influence des beaux jours de juillet et d'août, l'affection tuberculeuse s'arrêta dans sa marche; la malade reprit peu à peu des forces et de l'embonpoint; mais on voit que son rétablissement n'a été que momentané : son état actuel, la misère dans laquelle elle se trouve, ne permettent pas d'espérer qu'elle puisse vivre long-temps.

Ces trois observations prouvent, la première, que l'écoulement le plus simple peut donner lieu à des accidens consécutifs très-graves; la seconde, que le virus vénérien se transmettant des parens aux enfans, altère profondément la constitution de ces derniers, et y développe le germe des affections les plus affreuses; la troisième, que les préparations mercurielles peuvent favoriser la formation des tubercules pulmonaires; enfin, ces trois observations prouvent l'insuffisance des remèdes les plus préconisés contre les symptômes syphilitiques consécutifs. Ces faits se rencontrent fréquemment dans la pratique, et se trouvent constatés dans les ouvrages d'un grand nombre de médecins.....

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Fames enim plurimum potest in hominum naturâ, tùm ad sanitatem et imbecillitatem, tùm ad mortem inferendam. *Aph.*, lib. 1, p. 11, *de priscâ med.*

II.

Hydropicis tussis superveniens, malum. *Sect.* 6, *aph.* 35.

III.

Solvere apoplexiam vehementem quidem impossibile, debilem verò non facile. *Sect.* 2, *aph.* 42.

IV.

Morbi autem quilibet fiunt quidem in quibuslibet anni temporibus, nonnulli verò in quibusdam ipsorum potiùs et fiunt, et exacerbantur. *Sect.* 1, *aph.* 29.

V.

Omnia ex ratione facienti et non secundùm rationem evenientibus, non transeundum ad aliud manente eo quod visum est ab initio. *Sect.* 2, *aph.* 52.

VI.

Acutorum morborum non omninò tutæ sunt prædictiones, neque mortis, neque sanitatis. *Ibid.*, *aph.* 19.

VII.

Iis autem qui ætate sunt majores tonsillæ inflammatæ verticuli in occipito introrsùm extusiones. *Sect.* 3, *aph.* 26.